

Monsieur l'Ambassadeur,
Monsieur le Conseiller de coopération et d'action culturelles et Directeur de l'Institut
français de Roumanie,
Madame la Directrice de l'Institut français de Cluj-Napoca,
Mesdames et Messieurs les Professeurs,
Mesdames et Messieurs mes étudiants, toutes générations confondues,
Très chers amis,

Les sages d'autrefois voulaient que le monde soit fait de signes. Avaient-ils tort ? En cartésienne convaincue, je ne me suis point attardée sur la question, si ce n'est ces dernières semaines où il m'a semblé la vivre pour de bon. À peine débarquée du voyage *Avec les fées*, sur les mers celtiques, en compagnie de Sylvain Tesson et d'Alina, merveilleux compagnons, j'apprenais qu'au bout du périple un autre *conte de fées* m'attendait. Que le merveilleux œuvrait en prenant l'allure du réel. N'était-ce pas un signe ?

Le grand honneur qui m'est fait, en toute sincérité, en toute humilité, je ne sais si je le mérite. À moins de le partager avec ceux qui, comme moi, travaillent à l'ombre des mots pour redire les mondes de l'imaginaire et les rendre perméables au-delà des barrières linguistiques. À moins qu'il ne devienne un hommage, les lettres de noblesse d'une profession – la traduction littéraire – au moment même où elle se sent menacée, fragilisée, par un artifice suspect d'intelligence.

De choisir pour ce faire *Cluj* et un *art au second degré*, l'art délicat de l'entre-deux, l'Ordre des Arts et des Lettres témoigne de sa vocation d'universalité, de sa vision audacieuse et de sa volonté d'ouverture qui l'« inscrivent – disent les sources – dans le dialogue avec son époque, tout en affirmant la continuité avec ses origines » lointaines et proches.

Convenons, donc, Mesdames et Messieurs, que le sujet de cette cérémonie est **la traduction** à laquelle, en chevalier respectueux, j'ai fait allégeance. Je vous ferai toutefois grâce des heurs et des malheurs **du traducteur**, je ne vous contera pas l'acharnement sur la partition-écriture, ni l'effeuillage amoureux du texte ni les nuits d'insomnie en quête d'équivalents, les réveils en sursaut dans le doute, la danse sur le fil de la métaphore ou les affres du sens qui se dérobe quand on croit le tenir. Je ne vous parlerai pas de ces jours où l'on avance à la pointe des mots pour surprendre les harmoniques d'un style ou encore ceux où l'on perd pied entre les deux langues.

Je vous dirai simplement qu'à chaque livre on change d'horizon, que chaque œuvre impose son rythme, ses tours et ses détours intérieurs, ses errances sur les mers de l'intertexte ; que, d'une certaine manière, quand on traduit, on est un éternel débutant, prêt à tout apprendre et à tout reprendre. Un infidèle aussi, quittant l'amour de l'instant pour celui à venir, malheureux de travailler dans

l'éphémère, heureux, par ailleurs, d'« ouvrir les guillemets » – aurait suggéré Bernard Pivot – aux étonnantes expériences humaines qu'est la littérature.

J'évoquerai juste, en passant, un chemin de vie devenu chemin d'écriture qui mène *Les Pas perdus* de *La civilisation de l'Indus* à la *Terre invisible*, du *Paradis de Kilimandjaro* à *L'Enfer de la curiosité* pour y rencontrer *Rembrandt* ou *Marx et la poupée* au *Rendez-vous des marinières*. Je dirai le plaisir d'y découvrir *Le miroir des idées* où s'admirent *Les cinq paradoxes de la modernité*, de s'émouvoir sur *Le Tranquille affligé* et, *a fortiori*, sur *Les déshérités*, d'assister à *La dernière conférence* et prendre la tension de la mappemonde avec *Taba-Tabà* et *Samsara* afin d'être à l'heure pour *Le Liseur de 6:57* et de savoir que *Si tu passes la rivière*, *La Cache* ou *Peste et Choléra* ne sont pas loin. Et tout ceci pour devenir conscient qu'il faut posséder *L'éloquence de la sardine* pour *Enlever la nuit* et réfléchir avec l'ami Vian que *Ça m'apprendra si je dis des bêtises*. Ce n'est là qu'un échantillon qui vient de refaire la traversée de tout un pan de la littérature actuelle de l'Hexagone et des terres francophones, la traversée d'une écriture tournant dans la farandole de ces langages singuliers qui font l'élégance, la saveur, l'esprit d'ordre et la largesse du français tout autant que son don subtil de subversion et son côté farceur.

Le français que mes maîtres ès rigueur et fantaisie, à nuls autres pareils, m'ont laissé en héritage. Le français que j'ai vécu comme un destin dans la joie insigne d'en faire une fête pour mes étudiants, pour mes apprentis traducteurs, en ce lieu indicible de la relève infinie, qu'il s'appelle Université, Institut français ou *Mot à monde*. Il n'y a rien de plus gratifiant que de savoir qu'en quittant la scène, l'esprit et la passion y demeurent.

Dans cette aventure de vivre, à travers les livres, mille vies en une vie, je n'ai jamais été seule. Il y a ma coéquipière, Alina, traductrice de haut niveau, mon homonyme Rodica et nos messes basses autour d'un verbe, il y a l'Institut français à la porte grande ouverte aux initiatives, la Maison d'édition de mon cœur et le Centre National du Livre en France, il y a mes amis les écrivaines et écrivains qui ne m'ont pas laissée baisser les bras et il y a les lecteurs. En ce moment de vive émotion, merci à tous pour leur présence indéfectible.

Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur le Conseiller, Madame la Directrice, *le conte de fées*, je vous le dois. Je le dois à la France et à sa générosité d'encourager les Arts et les Lettres sous toutes leurs formes. À cet honneur, je ne saurais répondre que par une profonde reconnaissance et ma foi de Chevalier.